

Lecture, regard et liberté.

Quelques questions de principe sur le papier et l'écran

Professeur docteur Adrian G. ROMILA

Nous écrivons sur l'ordinateur, mais nous imprimons comme des fous. (Umberto Eco)
Ce qui m'a toujours fasciné dans les grandes bibliothèques publiques, c'est la petite cloche de lumière verte qui dessine un cercle lumineux au centre duquel se trouve un livre. Tu as ton livre et tu es entouré de tous les livres du monde. Tu as le détail et l'ensemble à la fois. C'est justement pour cela que j'évite les bibliothèques modernes, froides, anonymes, où on ne voit plus les livres. Nous avons oublié qu'une bibliothèque peut être belle aussi. (Jean-Claude Carrière)

De nos jours, la concurrence du support digital a sérieusement déséquilibré le marché du livre sur papier. Si nous regardons en passant dans le métro, dans la rue, dans les salles, dans les pièces ou dans divers endroits où l'on attend, nous observons que l'on lit sur tout type d'écrans. Quand les gens n'ont pas devant eux un ordinateur ou un ordinateur portable, ils lisent sur le téléphone *smart*, sur la liseuse, sur la tablette. Par ci par là, quelqu'un lit aussi un volume et fait figure discordante en quelque sorte, mais au sens positif. C'est original, c'est conservatoire, c'est *vintage*, c'est même *hipster* – ce qui renvoie à une sorte de marginalité extrême, de geste esthétique, décadent. Tandis que les uns ont encore des bibliothèques et feuilletent passionnément les pages, d'autres stockent les textes sur des clés USB ou sur des unités de mémoires. Par rapport aux rayons encombrants et poussiéreux, les avantages des mémoires numériques sont énormes, pas besoin de le détailler.

Et pourtant, les foires aux livres jouissent encore de prestige. Nous voyons se réunir dans de grandes villes européennes les écrivains, les maisons d'édition, des tas de livres à des offres tentantes. Les auteurs reçoivent des prix pour leurs productions imprimées, répandues par la traduction et la vente. Les variantes numériques des livres sur papier sont présentées comme exceptions, concessions, suppléments. Il y a des librairies célèbres, il y a des antiquaires qui vendent des livres, des gens qui veulent écrire et lire sur papier. Les écoles et les universités travaillent encore avec des textes sur papier, elles ont encore des bibliothèques qui sont

fréquentées et où l'étude a sa forme traditionnelle: une table de volumes, de papiers et d'instruments pour écrire. Outre les écrivains professionnels, les stars ressentent le besoin d'écrire et de publier un livre sur papier: les monarques, les sportifs, les politiciens, les musiciens, les riches et ceux du show-biz. Ce qui signifie que le prestige du livre est resté intact, le livre continue d'être, par excellence, le signe de l'intelligence, de l'esprit, de la culture, du désir affirmation et d'immortalité.

Et malgré tout cela, quelle est la condition socioculturelle du livre sur papier, par rapport au livre sur un écran?

Le livre en format classique (des pages imprimées, reliées et avec des pages numérotées en nombre croissant, une lecture linéaire et successive, des blocs de texte faits de mots assemblés par la syntaxe, avec donc une cohérence logique et avec des références reconnaissables) a fécondé pendant des milliers d'années la culture de l'humanité dans l'esprit de la liberté. Y compris de la liberté herméneutique. La lecture du texte a toujours permis la construction au fur et à mesure d'un sens, en suivant l'entraînement culturel de chaque lecteur, et le sens de deux lecteurs différents qui ont lu le même texte n'a jamais été parfaitement identique. L'effort de construire ce sens a différencié l'homme cultivé, en déterminant l'hierarchisation sociale des types d'intelligence, du travail et des horizons anthropologiques conditionnés par la géographie, l'histoire et la religion. Brièvement, dès les premiers rouleaux vénérés ou accessibles dans les bibliothèques, l'homme s'est rapporté de façon fondamentale au texte, au livre, à la dépendance ou à l'indépendance de la lecture. Sauf les exceptions d'un traitement strictement littéral, imposé par un certain genre culturel ou par une certaine approche religieuse, le texte écrit a laissé aux lecteurs la marge de liberté qui leur est nécessaire, l'espace du commentaire, de convivialité, d'avancement commun. L'effort de l'auteur de renfermer les références dans des propositions, dans l'histoire, dans le déroulement des idées a été récompensé par l'effort du lecteur de percevoir, de comprendre, de faire un commentaire, de se reconnaître dans le texte. Les auteurs ont conservé la pulsation de la pensée et de leur époque, les lecteurs en ont composé une postérité et l'ont archivée. C'est ainsi qu'est née la culture, c'est ainsi que s'est développée la science: à base d'un effort réciproque, avec le texte écrit au centre et avec la liberté herméneutique comme principe. Les auteurs et les lecteurs ont imaginé en même temps, autour du texte, chacun au bon endroit, Jésus Lui-même, quoiqu'il n'ait rien écrit, (sauf dans la célèbre scène de l'écriture sur terre, de Jean, chap. 8.6), s'est toujours rapporté aux écritures

hébraïques et a vêtu son message de paraboles simples, d'histoires accessibles. Oral dans son essence, à ses origines, le christianisme a fini, tout comme le mahoméтанisme ou le bouddhisme par être une religion du livre, des textes transmis par la copie et l'impression.

La numérisation progressive, l'expansion de l'image et la possibilité de trouver tout à distance d'un simple click, dans une hyper-réalité avec des ramifications infinies, a modifié fondamentalement le fonctionnement de la culture. En remplaçant la successivité spécifiquement textuelle et l'effort libre de reconstruction du sens, la numérisation a rendu à l'homme, en même temps que la simultanéité, la vitesse de la perception, l'illusion que tout est à sa portée, dans une proximité commode et omnipotente. Dépourvu de l'effort propre de comprendre et d'imaginer, l'homme contemporain ne peut plus lire de livre, au sens traditionnel. Il reçoit les images et les informations avec une vitesse éblouissante, à moitié mélangées, dans un spectacle déconcertant des références et des distances entre elles. La programmation anthropologique de l'homme intelligent, cultivé est, de nos jours, autre, tout comme les pages lues (pourrions-nous encore les appeler ainsi?) sont, en fait, des conglomerés de mots-liens (*links*), d'images, de blocs textuels insérés parmi des cassettes informatives. L'homme récent perçoit de façon kinesthésique, simultanée, cumulative, au prix d'une superficialité opérable, à long terme. Si l'homme du passé s'effondrait en soi, avec chaque texte lu, lentement, progressivement et librement, dans le mouvement (je dirais dans la mécanique légèrement répétitive d'un « de gauche à droite », conformément au déplacement de la lecture et du temps historique), l'homme récent éclot rapidement, avidement, de façon précipitée, partout. Sa désorientation correspond parfaitement au relativisme postmoderne, tourné contre tout repère considéré comme prévalent, antidaté. Peu sensible aux « histoires » des grands livres en papier, l'homme récent est indifférent à la reconfiguration du soi, un autre que celui qu'il prétend connaître dans l'immédiat. Pour lui, le temps n'est plus linéaire, décanté par le répit et l'effort d'introspection, au contraire, il est en spirale, asymptotique et chaotique, en parfaite consonance avec l'apparition des images sur l'écran colorié d'un gadget dernier cri. *Picture by picture* est devenu *picture in picture* et, de façon analogue, *word by word* est devenu *word in word*, à l'infini. *Voir* par des mots, est devenu *voir* par des images, en fait, *lire* est devenu *regarder*. Avec des pertes et des avantages.

Je propose un exercice quasi-épistémologique qui, peut-être, ne semblera pas trop exagéré. Nous pourrions imaginer deux mouvements de la perception humaine, dans son rapport au texte. La lecture sur papier privilégie la *successivité*. Par l'évolution de gauche à droite (ou,

dans d'autres cultures, de droite à gauche ou du haut en bas), en déchiffrant au fur et à mesure les propositions et par la construction progressive du sens, la compréhension finale d'un texte est un peu décalée par sa lecture. Il se crée, ainsi, le répit de la méditation, de la réflexion, de l'interprétation. Ensuite, la file d'images associée aux mots et aux propositions se déroulent au ralenti et le film entier de l'échafaudage d'idées ou d'expériences (nous lisons des livres de philosophie, d'essais, des informations, mais nous lisons aussi des romans, de la poésie, de la fiction, en général) apparaît seulement après la lecture, comme un enchaînement d'images statiques évoquées par le texte et ses composantes. Ce qui favorise ensuite le répit herméneutique subjectif et, le plus important, qui laisse la place à une liberté d'interprétation directement proportionnelle avec l'entraînement culturel du lecteur et avec l'intensité de l'interaction avec le texte. La lecture sur l'écran, par contre, privilégie la *simultanéité*, spécifique au regard direct des images. Quoiqu'il fasse toujours appel à la page, lorsqu'il affiche un texte, l'écran transforme le lecteur en regardant, il aura d'abord devant lui, l'image d'une page, pas une page proprement-dite, ce qui mènera à une modification de la manière dont il la lira. La lecture sera faite par la photographie globale du texte, d'abord, en l'appréhendant dans son ensemble, et ensuite par le parcours classique des mots et des propositions. De cette façon, l'effort de déceler le sens est profondément altéré, car le lecteur procédera de la même façon comme dans le cas de la perception d'images, de l'ensemble vers le détail, pas inversement, comme il arrive dans la lecture sur papier. Sa disponibilité de passer aux détails et de s'y arrêter diminuera considérablement, car la liberté plus difficile de construire son propre sens, lorsqu'on parcourt les propositions, a été remplacée par la facile manipulation d'un *scroll* (étrangement semblable à la manipulation des rouleaux antiques) qui te mène rapidement d'une page à l'autre. La vitesse de déplacement (et, implicitement, de lecture par la photographie) par un texte s'est accrue, en défaveur de la possibilité de construire un sens tranquillement, de se construire son propre sens, plus précisément, par un lent contact élaboré avec la syntaxe profonde des mots.

En résumé, dans le texte sur papier nous lisons vraiment, dans celui sur l'écran, nous regardons plutôt. Pour le premier, le temps nous permet de comprendre, de vivre et d'avoir notre propre réponse, par suite d'un contact intime avec lui. Dans le second cas, nous nous arrêtons plutôt pour le comprendre, globalement, sans une herméneutique trop compliquée et trop personnelle. L'écran diminue l'intimité de tout contact qui implique aussi de l'affectivité, non seulement de la compréhension, c'est connu, et sans attachement affectif, sans empathie, je

ne crois pas que l'on puisse commenter authentiquement ni en marge d'une relation humaine (supposée, comme projection théorique, entre auteur et lecteur), ni en marge d'un texte. Le caractère accessible, tactile et visible de la page de papier contribue pleinement à la couleur érotique de son contact.

Je ne sais pas si mon exercice est honnête, je ne sais si c'est parfaitement valable et pleinement équitable avec les deux types de supports textuels, mais il vient de quelqu'un qui, loin d'être rétrograde et rigide, a toujours cru que l'esprit humain s'est raffiné, le long de son histoire, par la présence de l'expérience archivée dans les livres. Dans les livres qui sont lus, pas seulement dans ceux que l'on regarde. Je parle ici des pierres aussi, des rouleaux, et des parchemins ou d'autres matériaux anciens qui ne sont que des étapes dans l'évolution du livre, en tant qu'objet. Actuellement, la civilisation de l'image n'a pu remplacer celle du papier, quelque avancée que soit la technologie et quels qu'en soient les bénéfiques. On le voit dans le fait même que les antiquaires et les bibliothèques sont restés des dépôts primaires de l'humanité. La bibliophilie n'est pas une pure passion de bouquiniste, de collectionneur de textes, elle est, dans la plupart des cas, secondée par la passion pour la lecture, pour le contact d'idées et d'expérimentations avec le monde fascinant des livres. J'opte d'emblée pour la prééminence des livres classiques, sur papier, devant lesquels, au moins pour le moment, les livres sur écran ont seulement des avantages ergonomiques. Anthropologiquement parlant, l'homme de la culture est encore une concrescence spirituelle du livre. Je continue à croire que la mémoire numérique offre des connaissances, pas le savoir, car elle abolit les hiérarchies et les critères, car elle tue toute érotique de la lecture et tout résultat trop personnel de l'herméneutique. On ne peut obtenir le savoir que par l'évolution, ce qui suppose un mouvement successif de l'esprit, un effort, un répit, un feuillettement. La simultanéité, au contraire, donne l'illusion de la totalité et de l'appréhension rapide, mais elle perd les essences, les détails qui comptent.

Au-delà de tout cela, on pourrait rappeler quelques choses qui pourraient prolonger mon exercice. Par exemple, le fait qu'Internet a obligé tout le monde à lire. On ne peut accéder à aucune page « internautique » sans lire, avant et pendant l'accès à cette page. C'est exactement ce que l'on a fait avec un livre, depuis des centaines d'années. Ensuite, on ne peut lire trop longtemps devant un écran, c'est fatigant et nuisible. Mais un livre peut être lu beaucoup plus facilement, par un contact direct et prolongé des yeux avec la page, par l'intermédiaire de la lumière naturelle, artificielle ou à la lumière d'une bougie. Puis, un ordinateur dépend d'une

source de courant, du bon fonctionnement de ses sous-ensembles électroniques, d'un endroit convenable pour son utilisation. Un livre peut être lu partout, car il ne faut que tenir un objet en papier à la main, sans dépendances supplémentaires. En plus, les unités de stockage électronique se dégradent avec le temps, ils peuvent être effacés par des accidents fréquents des systèmes *hard* ou *soft*, en échange, les pages manuscrites ou imprimées ont survécu durant des centaines d'années. Paradoxalement, nous pouvons mieux sauvegarder un texte sur papier qu'en format numérique, il est ainsi plus durable. Et encore: la mondialisation offerte par l'hypertextualisation d'Internet n'a pas contribué à l'unification et à la cohérence, mais à la fragmentation, à la relativisation, à l'insécurité, au chaos. Les bibliothèques offrent, en ce sens, beaucoup plus de précaution et, en quelque sorte, une sorte d'unité de la pensée et de l'expérience humaine. Elle provient aussi du fait que, à la différence du texte affiché tout rédigé, sur l'écran, porteur du prestige de l'impression et, donc, refusant la réinterprétation, un manuscrit ou une feuille de papier encouragent l'esprit critique, le commentaire, l'herméneutique plurielle.

Et pourtant, rien n'est regrettable, d'emblée. Et rien ne se perd irrémédiablement. Ce que nous ne comprenons pas ou ce que nous n'acceptons pas n'est pas nécessairement quelque chose de mauvais, c'est seulement *autre chose*. Nous ne devons pas être nostalgiques, tant que nous traversons, inévitablement, une époque où tout change très vite. Nous ne sommes pas ceux qui refusons, mais ceux qui, pleins de précaution, s'entêtent à survivre, conscients, dans les deux mondes: *de la lecture* et de *ce qui vient après elle*. Nous ne sommes pas nécessairement les bons, mais ceux qui sommes le moins disposés à se rendre à tout prix.

Pour le moment, nous nous sentons libres plutôt quand nous lisons que lorsque nous regardons. Le monde du livre nous incite à réévaluer notre monde, à en projeter d'autres et à être, ainsi, plus riches intérieurement, plus peins d'expériences. Le texte nous évoque des images, jusqu'à devenir lui-même une image, le texte nous laisse en imaginer autre chose. L'écran offre, en général, des productions toutes mâchées, qui castrent d'emblée nos capacités d'imaginer. En nous offrant tout, l'écran se propose lui-même dès le début, nous appauvrit intérieurement et nous laisse inertes intellectuellement. En contrepartie, le livre sur papier est objet et expérience à la fois. Tant qu'il existera encore.